

Études littéraires africaines

MOURRE (Martin), *Thiaroye 1944. Histoire et mémoire d'un massacre colonial*. Préface d'Elikia M'Bokolo, postface de Bob W. White. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, coll. Histoire, 2017, 239 p., VIII pl. – ISBN 978-2-7535-5345-3



Elara Bertho

Numéro 45, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1051646ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1051646ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bertho, E. (2018). Compte rendu de [MOURRE (Martin), *Thiaroye 1944. Histoire et mémoire d'un massacre colonial*. Préface d'Elikia M'Bokolo, postface de Bob W. White. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, coll. Histoire, 2017, 239 p., VIII pl. – ISBN 978-2-7535-5345-3]. *Études littéraires africaines*, (45), 260–262. <https://doi.org/10.7202/1051646ar>

personnalité de Grandidier, elle est un outil indispensable pour tous ceux qui cherchent à comprendre les liens entre des domaines séparés par les approches disciplinaires dans lesquels nous avons tendance à nous laisser enfermer.

■ Dominique RANAIVOSON

MOURRE (MARTIN), *THIAROYE 1944. HISTOIRE ET MÉMOIRE D'UN MASSACRE COLONIAL*. PRÉFACE D'ELIKIA M'BOKOLO, POSTFACE DE BOB W. WHITE. RENNES : PRESSES UNIVERSITAIRES DE RENNES, COLL. HISTOIRE, 2017, 239 P., VIII PL. – ISBN 978-2-7535-5345-3.

Issu d'une thèse de doctorat, l'ouvrage est une vaste enquête sur la mémoire de Thiaroye au Sénégal. Dans une perspective interdisciplinaire, l'auteur croise l'histoire et l'anthropologie pour rendre compte des usages du passé et des imaginaires construits autour de cet événement traumatique survenu le 1^{er} décembre 1944 : le massacre de dizaines de tirailleurs qui réclamaient leur solde. L'hypothèse qui sous-tend l'ouvrage est que la notion d'honneur et la figure du guerrier sénégalais *Ceddo* innervent la construction mémorielle de ce massacre.

Abondamment documenté, doté d'un cahier central d'illustrations, l'ouvrage est très clairement présenté selon un plan chronologique. Les deux premiers chapitres constituent un compte rendu circonstancié des événements, obtenu grâce à une collecte patiente des archives coloniales. Martin Mourre retrace, quasiment heure par heure, le fil des échanges entre les officiers et leur hiérarchie, reconstitue leurs tractations avec les tirailleurs, discute de la notion de « crime de guerre » (p. 43-72). Mais la véritable originalité de ce travail réside dans l'enquête menée auprès des survivants, des voisins, des familles des disparus, dont la liste est dressée en annexe (p. 206-208). Cette démarche permet de montrer comment les récits oraux s'articulent, s'adosent les uns aux autres, enrichissant une abondante production artistique et littéraire autour de l'événement qui devient alors, de ce fait, un « lieu de mémoire » (p. 13). Il s'opère dans cet ouvrage un véritable croisement avec les études littéraires et cette initiative, qui est une belle innovation méthodologique, est à saluer.

Si le massacre de Thiaroye et le rôle des Africains dans les guerres mondiales était déjà relativement connu et traité par les historiens (avec notamment les travaux de Marc Michel ou de Myron Echenberg), la singularité de cet essai est de retracer une fabrique de la mémoire collective, en croisant les archives, les sources orales et

les productions artistiques dans toute leur diversité. Thiaroye est ainsi considéré par l'auteur comme une métaphore du conflit colonial dans son ensemble, et la dimension narrative de cette construction mémorielle joue un rôle crucial. Cette notion de « métaphore » avait été proposée par Sabrina Parent dans son ouvrage consacré également à Thiaroye, *Cultural Representations of Massacre : Reinterpretations of the Mutiny of Senegal* (Palgrave MacMillan, 2014).

Opposant les paroles des officiers comme Marcel Dagnan ou Yves de Boisboissel, d'ailleurs qualifié de « faussaire » (p. 71), aux paroles des victimes comme Doudou Diallo (p. 193), l'auteur écrit une « histoire à parts égales » dont la dimension dialogique est dramatisée par le caractère judiciaire de l'événement. C'est parce que le procès qui suivit fut une vaste mascarade (les tirailleurs accusés n'y eurent pas la parole) que la reconstruction historique se doit de rendre cette part manquante de la plaidoirie. Les positions de Lamine Gueye et de Léopold Sédar Senghor sont exposées avec soin (chapitre 3) et illustrent deux manières de s'engager en politique, face à la parole coloniale française.

Les trois derniers chapitres, toujours chronologiques, décrivent la longue construction de Thiaroye comme lieu de mémoire, lieu de rassemblement de la gauche sénégalaise, enfin comme lieu littéraire et artistique. Sont successivement analysés des articles de presse, des poèmes dont le fameux « Tyaroye » de Léopold Sédar Senghor, ou *Aube africaine* du Guinéen Fodéba Keita, mais aussi des essais qui mentionnent longuement l'événement, comme *Les Damnés de la terre* de Franz Fanon. C'est bien sûr Sembène Ousmane qui élabore la réécriture la plus connue du massacre avec son célèbre film *Camp de Thiaroye*, aux accents tout à la fois communistes et panafricanistes. Cette resémantisation du massacre colonial est étudiée dans le détail des scènes, avec une belle analyse de l'« image du tirailleur » replacée dans une perspective diachronique tout à fait intéressante (p. 153-157). Des chanteurs comme Ousmane Diallo ou des rappeurs contemporains comme Disiz la Peste (p. 183-186) se sont ensuite emparés de toute cette sédimentation artistique pour réécrire à leur tour l'histoire coloniale, en l'insérant dans un présent marqué par une immigration massive, la ville de Thiaroye-sur-mer étant en effet devenue l'un des points de passage clandestin les plus fréquentés dans les années 1990 et 2000. Enfin, signalons que l'auteur a également réalisé une courte analyse ethnographique en se rendant dans deux classes de lycée au Sénégal et en travaillant avec les élèves autour de la projection du film de Sembène Ousmane.

C'est donc à une analyse de longue durée que nous convie Martin Mourre, qui convoque les archives de l'histoire, ses acteurs, leurs descendants et les œuvres artistiques qu'elle a inspirées. Ce beau dialogue interroge la figure ambivalente du tirailleur, tout à la fois victime et complice de la colonisation.

■ Elara BERTHO

MÜLLER (BERNARD), PASQUALINO (CATERINA), SCHNEIDER (ARND), ÉD., *LE TERRAIN COMME MISE EN SCÈNE*. LYON : PRESSES UNIVERSITAIRES DE LYON, COLL. NOUVELLES ÉCRITURES DE L'ANTHROPOLOGIE, 2017, 186 P. – ISBN 978-2-7297-0930-3.

Cet ouvrage se compose de douze contributions, dont une introduction assurée par les trois co-directeurs et un épilogue signé par Johannes Fabian. Inspirées – avant de s'en éloigner – par les travaux menés par James Clifford, George H. Marcus et Clifford Geertz dans les années 1970 et 1980, les études s'intéressent aux différentes pratiques artistiques et sociales qui investissent le champ de la recherche anthropologique dans l'objectif d'en reconfigurer les protocoles. C'est du « terrain » donc qu'il s'agit dans l'ouvrage, non plus comme lieu de réponses aux questions de « l'enquêteur », mais comme espace de « partage d'affinités poétiques » (p. 7).

Au-delà de l'introduction, l'article de Caterina Pasqualino « *Tierra inquieta* : la fabrique des émotions » entend exposer « le mode de fabrication singulier de *Tierra inquieta* », un film que l'auteur a tourné en 2016 en collaboration avec Chiara Ambrosio, en montrant comment « la présence des caméras a été comme un déclencheur permettant d'accoucher la parole des protagonistes en provoquant leur émotion et leur envie de s'exprimer sur les atrocités franquistes, encore très présentes dans les mémoires » (p. 19). Cet article trouve un évident prolongement dans celui de Chiara Ambrosio, « *Tierra inquieta* : en attendant l'aube », lequel examine le rite de la « procession de l'eau » dans le jardin potager de Casria de Montijo, à Viznar et à Alfacar, comme le lieu de jaillissement d'une « vie nouvelle » (p. 35). Quant à la contribution d'Ariane Monnier, « Treize minutes dans la scène de crime : réflexions sur la dramaturgie d'une plainte », elle se propose d'exploiter « les potentialités dramatiques de la cour d'assises » à la lumière de l'affaire Jean-Michel Bissonnet à Montpellier. L'auteur note qu'au cours dudit procès, l'on a observé des opérations d'interprétation judiciaire, de mise en mouvement, de mise en abyme et de mise en jeu, qui s'apparentent à des modalités courantes dans les analyses ciné-